

Le thème faustien chez Villiers de l'Isle – Adam

Hiroko Konishi

Au faux-titre de *Premières Poésies* de Villiers, on lit: «Du même auteur, pour paraître prochainement: *Seïd; Wilhelm de Strally; Faust; La Tentation sur la Montagne*¹⁾.» Mais ce recueil lui-même contient déjà un fragment qui attire notre attention. C'est une chanson, sorte de madrigal en deux strophes, adressée par Faust à Marguerite. Elle porte une épigraphe en forme de dialogue entre Faust et Méphistophélès, tirée du «*Faust* de l'Auteur²⁾». Outre ce fragment, il se trouve plusieurs lettres qui témoignent que le thème de Faust préoccupait le jeune Villiers.

A propos, j'ai oublié de vous dire que la fin de *Faust* est changée du tout au tout. — celle que vous avez, un idiot-né en ferait autant. Je vous le dirai de voix vive³⁾.

(à son ami Lemercier de Neuville, vers 1855)

Mon *Faust* étant décidément inepte, je n'en parlerai plus⁴⁾,...

(au même correspondant, fin 1855 ou début 1856)

Bref, je tiens *Samuèle*, et si mes prévisions ne sont pas entachées de niaiseries, j'ai réellement quelque chose de — sinon de plus grand, je parle au point de vue de la dimension du volume — du moins d'aussi large que l'idée de *Faust*⁵⁾.

(à Baudelaire, sept. ou oct. 1862)

1) E. Drougard, «*L'Axël de Villiers de l'Isle – Adam*», Revue d'histoire littéraire de la France, oct. – déc. 1935, p. 511.

2) Villiers de l'Isle – Adam, *Œuvres Complètes I*, p. 13.

3) *Ibid.*, p. 1029. Lettre inédite de la collection Daniel Sickles.

4) *Correspondance générale*, t. 1, p. 31.

5) *Ibid.*, p. 52.

Ces trois lettres prouvent que son projet une fois abandonné l'obsédait encore, au moins pendant qu'il s'est attaché à *Samuèle* (la suite directe, d'après l'auteur, d'*Isis*) et que l'idée de *Faust*, soit le *Faust* (de Goethe, sans doute), soit le *Faust* de Villiers, n'était pas étrangère au plan d'*Isis*, même s'il s'agissait tout simplement de «la dimension du volume». Pour Villiers qui portait en lui, dès le début de sa carrière littéraire, «l'ambition des œuvres cycliques et la passion des systèmes», comme l'indique M. Bornecque⁶⁾, *Isis* a déjà dû se destiner au «*Faust* de l'Auteur».

M. Drougard fait mention, dans *Les Sources d'Axël*, du thème faustien chez Villiers: Le *Faust* de Goethe, dit-il, «par ce qu'il contient d'occultisme» et «par les hautes ambitions philosophiques que son ensemble décèle», devait captiver Villiers; «Villiers avait rêvé de refaire à sa manière le chef-d'œuvre du maître allemand», mais «ne donna pas suite à son sujet», tandis que «quelques unes des méditations de Villiers autour de ce sujet sont passées dans *Axël*⁷⁾». Il donne, ailleurs, l'hypothèse hardie que Villiers ait eu le projet de «trilogie». Il nous y montre le schéma de la trilogie (*Axël, le Vieux de la Montagne et l'Adoration des Mages*) dont l'allure cyclique «n'est pas sans analogie avec celle d'*Isis*⁸⁾».

Nous croyons que le thème faustien chez Villiers mérite une étude plus approfondie. Nous examinerons par nous-mêmes les œuvres qui nous semblent contenir le thème faustien, comme *Eve Future, Isis* et la «trilogie», en creusant en même temps ce sujet dont l'origine remonte à l'époque de la Renaissance.

1. *Eve Future*

Bien des critiques croient que le thème faustien est le plus frappant dans *Eve Future*. Cela vient peut-être de ce que l'emprunt des idées faustiennes est direct dans cette œuvre; «le pacte» (titre du Livre II entier), les deux épigraphes tirées des paroles de Méphistophélès:

6) J. - H. Bornecque, *Villiers de l'Isle - Adam créateur et visionnaire*, Nizet, 1974. p. 33.

7) E. Drougard, «*Les Sources d'Axël*», *Revue d'histoire littéraire de la France*, p. 559.

8) E. Drougard, «*L'Axël de Villiers de l'Isle - Adam*», p. 516.

«Descends, ou monte: c'est tout un!» (Livre III, Chapitre I) et «Les aiguilles touchent l'heure: voici qu'elle tombe!...—Elle est touchée» (Livre V, Chapitre XVI), etc. La création de l'Eve nouvelle, androïde Hadaly, qui se substitue à l'Eve de la Genèse, n'est autre chose que le dessein du Grand Œuvre, née d'une révolte contre la loi divine. Edison qui incite Lord Ewald à prendre part à ce projet de défier l'Inconnu joue-t-il le rôle de Méphistophélès et Ewald, celui de *Faust*? Cette entreprise est, pour eux, la «Magie Blanche» (titre du Livre II, Chapitre I) qui leur permet de partir comme «voyageurs pour l'Idéal» (titre du Livre II, Chapitre XII). Tous les deux subiront le châtiment: leur créature étant anéantie par le feu, Ewald prend le deuil et Edison frissonne devant «Fatum» (titre du Livre VI, Chapitre XV). Puisque c'est le destin, condition humaine, de ne pas pouvoir rivaliser avec le Créateur, le dénouement tragique est-il inévitable? La damnation est suggérée dès le début par la parole d'Edison: «Tout homme a nom Prométhée sans le savoir — et nul n'échappe au bec du vautour⁹⁾». Aussi, dans une variante, Villiers reproche, par la bouche d'Edison, Goethe de «tromper le Diable»: «Si Johannes Faust eût pris naissance en Angleterre, dit Villiers, il eût dédaigné de tromper même le Diable, et le chef-d'œuvre de Goethe n'eût pas eu de si plaisante conclusion¹⁰⁾.» Et, par la bouche d'Ewald, il continue: «Marlowe qui était un Anglais, a rectifié ce point-là dans son chef-d'œuvre. Son Faust paye son âme comptant¹⁰⁾». L'auteur prend-il parti, par plaisanterie, pour Marlowe qui a damné Faust et contre Goethe qui l'a sauvé au dénouement? Villiers est-il pour Faust ou contre Faust? Il nous faudrait d'abord préciser le thème faustien.

2. *Isis*

Isis est, croyons-nous, l'œuvre la plus faustienne de Villiers. La tragédie de Faust goethéen, celle du savant, fait souffrir Tullia aussi. Cette hégélienne veut bien atteindre à l'omniscience, mais ne peut pas

9) *Œ.C.I.*, p. 841.

10) *Ibid.*, p. 1592. Le *Faust* de Marlowe fut écrit à la fin du 16^e siècle, tandis que celui de Goethe, au début du 19^e siècle. C'est plutôt Goethe qui a rectifié.

trouver le sens de la vie, même avec cette science suprême. Confrontons les méditations de Tullia avec celle du Faust goethéen.

Faust, après avoir pénétré jusqu'au cœur des sciences, perd, par contre, toute joie de vivre. Il voulait connaître «tout ce que le monde cache en lui-même¹¹⁾». Il croyait avoir une vision nette d'«une ineffable harmonie¹¹⁾» de l'univers, de tout ce qui «se meut, agit et vit de la même existence¹¹⁾». Cependant il n'arrive pas à saisir cette nature infinie. Voilà le monologue de Faust après l'apparition de l'Esprit.

Ah! l'apparition était si gigantesque que je dus vraiment me sentir comme un nain vis-à-vis d'elle.

Moi, l'image de Dieu, qui me croyais déjà parvenu au miroir de l'éternelle vérité; qui, dépouillé de mes origines terrestres jouissais de moi-même, dans tout l'éclat et toute la clarté célestes; moi qui croyais, supérieur aux chérubins, pouvoir nager librement dans les veines de la nature, et créateur aussi, jouir de la vie d'un Dieu, ai-je pu mesurer mes pressentiments à une telle élévation?... Et combien je dois expier tant d'audace! Une parole foudroyante vient de me rejeter bien loin!

N'ai-je pas prétendu t'égaliser?... Mais si j'ai possédé assez de force pour t'attirer à moi, il ne m'en est plus resté pour t'y retenir. Dans cet heureux moment, je me sentais tout à la fois si petit et si grand! tu m'as cruellement repoussé dans l'incertitude de l'humanité¹²⁾.

A Tullia aussi, la profonde méditation apportait «les rapides et fantastiques visions¹³⁾» du «vivant panorama des formes du Devenir¹³⁾». La mélancolie et l'ennui la couvrent quand même: «Pour l'empire du ciel, je ne saurais oublier la suprême tristesse de vivre ni descendre de la sphère où j'ai atteint¹⁴⁾.» La tentation suicidaire de boire la poussière toxique la prend. Aussi, Faust foudroyé du Grand Esprit et désespéré de

11) Goethe, *Théâtre Complet*, Bibl. de la Pléiade, pp. 1137 - 1139.

12) *Ibid.*, pp. 1142 - 1143.

13) *E. C. I*, p. 154.

14) *Ibid.*, pp. 184 - 185.

la condition humaine, s'apprête à porter à ses lèvres la coupe funeste. Ils s'arrêtent, cependant, au dernier pas, ils retournent à la vie. Chacun d'eux est pris de l'ardeur de vivre.

Faust: Ce qui est le partage de l'humanité toute entière, je veux le concentrer dans le plus profond de mon être; je veux, par mon esprit, atteindre à ce qu'elle a de plus élevé et de plus secret ¹⁵⁾.

Tullia: Je ne désespérais pas d'une sensation en rapport avec mon esprit et pouvant l'intéresser dans la profondeur de son souverain désenchantement ¹⁶⁾.

Ils se précipitent «dans le murmure des temps, dans les vagues agitées du destin ¹⁵⁾»; ils se dirigent vers l'activisme.

Faust: C'est en agissant sans relâche, que l'homme prend son essor ¹⁵⁾,...

Tullia: les temps seront venus de l'Action ¹⁶⁾.

Faust, «guéri de l'ardeur de la science ¹⁵⁾» désire-t-il jouir de la vie? Et Tullia aussi? Méphistophélès qui recommande à Faust le plaisir et l'activité lui promet de «donner ce qu'aucun homme n'a pu même encore entrevoir ¹⁵⁾». Dans *Isis* où Tullia joue le double rôle Méphisto-Faust, elle veut d'abord «rendre cet enfant (=Wilhelm) le plus idéalement satisfait ¹⁶⁾» et le voir «s'émouvoir, admirer, s'étonner, rêver, palpiter pour une image, pour un enchantement, pour une chose qui brille et qui ravit ceux qui ne voient pas encore ¹⁶⁾». En même temps, elle compte partager les jouissances que Wilhelm devra éprouver, tout en regardant la vie par les yeux de ce dernier. Ils sont complices, en tant que chercheurs de l'Impossible, comme Edison et Ewald, «voyageurs pour l'Idéal». Ce «qui brille et qui ravit ceux qui ne voient pas encore», Tullia

15) *T. C.*, pp. 1165 - 1168.

16) *Æ. C. I.*, pp. 190 - 192.

l'exprime en d'autres mots: «sceptres, hochets, couronnes glorieuses, puissance, amour, jeunesse, tressaillements éperdus¹⁷⁾», etc. Tandis que Faust se demande: «Cette couronne de l'humanité vers laquelle tous les cœurs se pressent, m'est-il impossible de l'atteindre¹⁵⁾?» Aspirer-ils à la même chose?

Faust en légende, ou Faust de Marlowe, qui cherche à satisfaire son désir insatiable de jouissance et sa curiosité extrême, n'hésite pas à les échanger contre son âme. Dans le cas de Tullia aussi, sa curiosité intellectuelle infinie va jusqu'à se tourner en désir de régner sur la nature entière par son omniscience. Sa volonté de connaissance est profondément liée à la volonté de puissance. Faust de Goethe, dégoûté de toute science, comptant sur le pouvoir magique de Méphistophélès, désire la puissance aussi ardemment que la jouissance. On est bien tenté de le contester, en citant la parole du vieux Faust, féodal au bord de la mer, qui souhaite «être sur une terre libre avec un peuple libre¹⁷⁾». Mais, ce qui pousse Faust au règne, loin d'être la volonté d'efforts effrénés pour homme de bien que soulignent souvent les critiques allemands, n'est-ce pas le désir inassouvi de domination ou de possession? Il est à noter que le pouvoir suprême réalisé par les vastes et profondes connaissances était souvent le thème familier à l'époque de la Renaissance. Marlowe écrit un drame intitulé «*Tamburlaine the Great*» dont le sujet est l'empire.

Our souls, whose faculties can comprehend
 The wondrous architecture of the world
 And measure every wandering planet's course,
 Still climbing after knowledge infinite,
 And always moving as the restless spheres,
 Will us to wear ourselves and never rest,
 Until we reach the ripest fruit of all,
 That perfect bliss and sole felicity,
 The sweet fruition of an earthly crown¹⁸⁾.

17) *T. C.*, p. 1501.

18) Marlowe, *Marlowe's Plays and Poems*, «*Tamburlaine the Great*», edited and introduced by M.R. Ridley, Everyman's Library, 1967, pp. 23-24.

Tamberlaine vise à la domination sur l'univers entier par ses connaissances cosmiques. Ce qui précipite Tamberlaine, sans arrêt, à la conquête, c'est son âme avide de «sweet fruition of an earthly crown». Faust n'a-t-il pas cet esprit «never rest»? Méphistophélès ne dit-il pas que «le sort l'a livré à un esprit qui marche toujours devant lui¹⁹⁾»? Notons que le terme «self-aggrandizement» s'emploie souvent quand on parle de Marlowe, des esprits Renaissance et de leur aspiration à l'Infini. Cet instinct de «self-aggrandizement» dépasse inévitablement la sphère de l'activité humaine. Faust lui-même déplore que «le corps n'a point d'ailes pour accompagner le vol rapide de l'esprit²⁰⁾». Il parle des «deux âmes» qui se partagent son sein: l'une, «ardente d'amour qui s'attache au monde par le moyen des organes du corps» et l'autre, «loin des ténèbres, vers les hautes demeures de nos aïeux²¹⁾». Il songe au sentiment profond de l'humanité vers le haut, vers le lieu de sa naissance, lorsqu'apparaît le chien noir. Aussi, remarquons que ce chien noir se transforme en Méphistophélès, quand Faust écrit «Au commencement était l'action» en traduisant le Nouveau Testament en allemand. L'aspiration à l'infini, désir platonicien d'origine céleste, risque de se rallier au mal, au péché, si elle s'unit à l'action. Quand Faust, «guéri de l'ardeur de la science», se précipite «dans le murmure des temps» «en agissant sans relâche», son aspiration à l'infini liée avec cette ardeur de vivre, avec ce désir d'agir, se tourne à l'activisme aveugle, qui se croit égal à la création éternelle et infinie de Dieu. La folle ambition du pouvoir infini est condamnée chez Faust de Marlowe, qui doit se racheter «en payant son âme comptant» par suite du pacte, tandis que Faust de Goethe reçoit la grâce de Dieu.

Il est sauvé le noble membre

Du monde des Esprits, il est sauvé du Mal.

«Celui dont la vie s'est passée dans de pénibles efforts,

Celui-là nous pouvons le délivrer.»²¹⁾

19) *T. C.*, p. 1169.

20) *Ibid.*, pp. 1153-1156.

21) *Ibid.*, p. 1513.

Dieu, deus ex machina, déjà dans le Prologue, avertit Méphistophélès de la difficulté d'«écarter cet esprit de sa source et de le conduire dans le Mal²²⁾», esprit qui, «dans la tendance confuse de sa raison, sait distinguer et suivre la voie étroite du Seigneur²²⁾». Villiers admet-il l'activité humaine qui côtoie le Mal en prétendant qu'elle est motivée par son sentiment profond vers le haut, vers la vérité? Justifie-t-il «la tendance confuse de sa raison» ou «les ténèbres de sa conscience²³⁾»?

3. La trilogie

Une réponse à ces questions se trouve dans l'interprétation de «la trilogie» et de son analogie avec la suite inachevée ou non conservée d'*Isis*. M. Drougard schématise cette trilogie, dont la reconstitution présente l'allure qui nous suggère la possibilité de la conversion de Tullia²⁴⁾. D'autre part, une lettre de Lefébure à Mallarmé nous donne un indice sur la suite du roman²⁵⁾. Selon cette lettre, *Isis* doit se terminer par un duel philosophique entre Tullia hégélienne et un savant chrétien. Villiers n'a-t-il pas eu le désir, d'après Huysmans, aux derniers jours de sa vie, d'un remaniement chrétien d'*Axël*²⁶⁾? Un autre dénouement serait, cependant, aussi possible: la mort tragique de Tullia comme celle de *Morgane* (l'action de cette pièce est proche de l'action prévue pour *Isis*). Il est indéniable que Villiers avait le projet d'écrire une série d'œuvres qui suivrait l'allure semblable à celle du *Faust*. Mais, au lieu de «rectifier», soit par la damnation, soit par l'intervention du deus ex machina, son œuvre essentiellement antireligieuse, il tenait à fouiller «les ténèbres de sa conscience». Après le «litige avec Dieu²⁷⁾», il choisit le brusque revirement d'*Axël*: le suicide. La dernière parole de Sara

22) *Ibid.*, p. 1135.

23) En allemand, «in seinem dunklen Drange». On traduit: «dans la tendance confuse de sa raison» (Bibl. de la Pléiade); «dans les ténèbres de sa conscience» (Blaze); «through the dark urge within it» (Arndt); «through obscurest aspiration» (Taylor); «in his dark bewildered course» (Wayne); «through every dim and dark and dubious aim» (Cookson), d'après M. Hiroshi Oguri.

24) cf. Drougard, «L'*Axël* de Villiers de l'Isle-Adam», pp. 515-516.

25) cf. *Correspondance générale*, p. 80.

26) cf. *(E. C. II)*, pp. 1460-1461.

27) cf. Mallarmé, *Œuvres Complètes*, p. 497.

épanche vraiment le cœur faustien de l'auteur.

Maintenant, puisque l'infini seul n'est pas un mensonge, enlevons-nous, oublieux des autres paroles humaines, en notre même Infini²⁸⁾.

Ainsi, le *Faust* de Villiers aussi bien que le *Faust* de Goethe devait être, croyons-nous, «die absolute philosophische Tragödie²⁹⁾».

28) *Æ. C. II*, p. 677.

29) Hegel, *Vorlesungen über die Ästhetik*, Dritter Teil, Die Poesie. Reclam UBS. 343.